Document generated on 04/25/2024 5:42 a.m.

Bulletin d'histoire politique

Mario Pelletier, La traversée des illusions, Montréal, Fides, Collection itinéraires, 1994, 269 p.

Louise Brouillet

Volume 4, Number 2, Winter 1995

URI: https://id.erudit.org/iderudit/1063532ar
DOI: https://doi.org/10.7202/1063532ar

See table of contents

Publisher(s)

Association québécoise d'histoire politique
Septentrion

ISSN

1201-0421 (print)
1929-7653 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Brouillet, L. (1995). Review of [Mario Pelletier, La traversée des illusions, Montréal, Fides, Collection itinéraires, 1994, 269 p.] *Bulletin d'histoire politique*, *4*(2), 75–76. https://doi.org/10.7202/1063532ar

Tous droits réservés © Association québécoise d'histoire politique; VLB Éditeur, 1995

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Mario Pelletier, **LA TRAVERSÉE DES ILLUSIONS**, Montréal, Fides, Collection itinéraires, 1994, 269 p.

Curieuse trajectoire que ce récit autobiographique de Mario Pelletier qui n'est pas sans rappeler les réflexions de François Ricard dans *La génération lyrique* et de Denise Bombardier dans *Mon enfance à l'eau bénite*. Issu de cette génération de «baby-boomers» où la religion étouffante et les affres du duplessisme créent un sentiment de renfermement moyenâgeux Pelletier, comme la plupart des gens de son époque, traverse un certain nombre d'expériences psychédéliques et spirituelles qui le mènent au début de la trentaine à renouer avec la religion catholique (comme quoi le passé est souvent garant de l'avenir).

L'intérêt de ce recueil tient dans le portrait juste qu'il nous fait de l'épopée politique du peuple québécois dans un style littéraire fourmillant d'expressions recherchées qui donne une saveur originale voire poétique au récit de cette vie marquée par la recherche d'une identité à la fois personnelle et collective. Comme le dit si bien l'auteur, le je se confond souvent au nous collectif tant nous sommes tous liés par cette quête identitaire qui n'en finit plus de perdurer: «À force de remonter les eaux troubles de l'inconscient, j'avais pu identifier ma blessure initiale, jamais complètement cicatrisée: celle que m'avait faite la mort de ma mère à ma naissance, la rupture essentielle qui m'avait laissé glacé jusqu'à l'os du cœur. Et cette détresse originelle rejoignait celle d'un peuple abandonné par sa mère patrie.» (p. 173)

Après avoir frayé avec les idées révolutionnaires de la gauche québécoise indépendantiste au début des années 1960, la longue route de Pelletier va le mener vers un détour dans le sérail de l'équipe de Pierre Elliott Trudeau en 1975. Une amitié pour l'écrivain Jean Le Moyne le pousse à accepter l'offre de rédacteur au cabinet du Premier ministre et par le fait même, à rompre momentanément avec ses aspirations autonomistes antérieures. L'arrivée du Parti québécois au pouvoir en 1976 va cependant le convaincre de revenir au bercail québécois. Ainsi, après plusieurs nuits blanches où l'auteur est déchiré entre ses responsabilités familiales, le besoin de gagner sa vie et le malaise profond qu'il ressent vis-à-vis des politiques rigides de Trudeau,

Pelletier finit par quitter le cabinet du Premier ministre en 1977 pour revenir à ses anciennes amours: le journalisme et le monde de l'édition. Il entre aux Éditions Quinze qu'il quittera plus tard pour le journal *Le Devoir* comme responsable de l'information internationale. En 1981, il est engagé comme rédacteur en chef français pour la Commission royale d'enquête sur les quotidiens dite Commission Kent (encore un sujet d'ailleurs qui revient régulièrement sur le tapis...). Après un bref retour au *Devoir* en 1984 comme responsable des pages culturelles, il est embauché en tant que conseiller en communications par le Parti québécois au printemps de 1985 au moment où ce parti vit les pires instants de sa débacle politique. Pelletier nous relate avec force détails les tribulations de l'équipe Lévesque qui voit s'éroder les vieilles amitiés, donnant ainsi l'aspect d'un bataillon en déroute.

De cette longue traversée des illusions, Pelletier tire une leçon particulière qui tient lieu de réflexion sur la vision politique d'une époque et d'une génération: «Comme bien d'autres baby-boomers, je me suis nourri, abreuvé, enivré des reflets de ma propre image. J'ai tourné en rond en moi-même. Mais j'ai aussi tourné, viraillé, virevolté entre les murs de lamentations de notre complexe national; dans l'enfermement d'une mentalité collective colonisée misérabiliste; dans une collectivité pelotonnée frileusement autour d'un petit nationalisme de défense et de chantage; dans une perpétuelle ambiguïté nationale, qui décourage l'action et paralyse l'imagination. Or mon expérience personnelle jusqu'ici, si modeste et limitée soit-elle, m'a appris qu'il n'y a pas de situation dont on ne puisse sortir par la force combinée de l'imagination et de la volonté. C'est quand ces deux facultés sont entravées (ou envoûtées) par des systèmes de pensée réducteurs, par des mentalités défaitistes et passives, que l'impuissance, cancer de l'âme, s'installe et que les envoûtements se perpétuent». (p. 268)

Louise Brouillet
Collège André-Laurendeau